



BIBLIOTHÈQUE DE L'INALCO

N° 6



QUERELLE DES FEMMES?
LES FEMMES JALOUSES ET LEUR CONTRÔLE
AU DÉBUT DE LA CHINE MÉDIÉVALE

par

JEN-DER LEE

Extrait du
Éducation et instruction
en Chine
III. Aux marges de l'orthodoxie
édité par Christine Nguyen Tri
et Catherine Despeux

CENTRE D'ÉTUDES CHINOISES

ÉDITIONS PEETERS
PARIS - LOUVAIN
2004

QUERELLE DES FEMMES?
LES FEMMES JALOUSES ET LEUR CONTRÔLE
AU DÉBUT DE LA CHINE MÉDIÉVALE¹

Jen-der Lee

Introduction

Les *Récits de femmes jalouses* (*Dufu ji* 妒婦記), qui auraient été compilés vers 466, rapportent cette histoire d'une certaine Dame Liu:

La femme du grand tuteur Xie An 謝安, Dame Liu, n'autorisait pas son époux à entretenir dans ses appartements une quelconque favorite. Mais sa Seigneurie, amateur de musique et de beauté féminine, incapable de rester chaste, désirait introduire dans sa maison des artistes féminines ainsi que des concubines. Ses neveux des deux côtés de la famille le soutenaient secrètement dans ses desseins et admonestèrent tous Dame Liu afin qu'elle accepte certains arrangements, invoquant «les odes *guanju* 關雎 et *zhongsi* 雝斯, [qui] exposent la vertu de l'absence de jalousie». Lorsqu'elle comprit qu'ils étaient en train de lui adresser des critiques, Dame Liu leur demanda qui avait écrit ces odes. Ils lui répliquèrent que c'était le duc de Zhou, ce à quoi Dame Liu rétorqua: «Le duc de Zhou était un homme, il a écrit ces odes pour lui-même, rien de plus. Si la *duchesse* de Zhou en eut été l'auteur, la tradition aurait été tout autre²!»

Xie An fut premier ministre sous la dynastie des Jin de l'Est (317-420); sa femme, Dame Liu, était issue d'une famille de lettrés; son frère, un intellectuel renommé, avait épousé une princesse impériale, et sa mère fut considérée à travers l'histoire comme une femme avisée ayant enseigné à son fils le respect de soi³. Le *Livre des odes* (*Shijing* 詩經), le *Livre de la piété filiale* (*Xiaojing* 孝經) et les *Entretiens [de Confucius]* (*Lunyu* 論語) formaient les trois premiers textes habituellement enseignés à cette époque aux enfants des familles

¹ Article traduit de l'anglais par Gilles Despeux et Pénélope Riboud Duran. J'adresse toute ma gratitude à Françoise Toutain-Wang pour sa relecture du texte français.

² Cf. Yu Tongzhi (vers 466), cité dans Ouyang Xun, 1973, *juan* 35, p. 615. La traduction anglaise dans le texte original est fondée – sauf en ce qui concerne le système *pinyin* – sur le livre de Liu I-ch'ing (Liu Yiqing), *Shishuo xinyu*, traduit par Mather, 1976, p. 353, conte 23, note 1.

³ Sur l'histoire du frère de Dame Liu, Liu Yan, et de leur mère, Dame Ren, cf. *Jinshu*, 1974, *juan* 75, p. 1990.

lettrées⁴. Comment Dame Liu aurait-elle pu ne pas avoir connaissance de la fameuse ode à *zhongsi* (une sorte de sauterelle), apologie de l'absence de jalousie et symbole de l'épouse généreuse? La conversation entre Dame Liu et ses neveux incarne ainsi davantage la réaction d'une aristocrate instruite que la faiblesse émotionnelle d'une vulgaire femme. Plus remarquable est le fait que Dame Liu n'ait pas été seule à s'être engagée dans la voie de la protestation. Bien que ces femmes chinoises du début de l'époque médiévale n'aient pas été aussi organisées et productives que leurs homologues françaises dans la *querelle des femmes*, – une série d'apologies sur la position des femmes au début du Moyen Âge –, elles introduisirent néanmoins leur propre conception du statut de l'épouse à travers l'enseignement et la pratique de la jalousie.

La jalousie fut reconnue comme une expression émotionnelle courante au début de la Chine médiévale. Bien que cette émotion n'ait pas été confinée aux cercles féminins, la jalousie des épouses fut sans aucun doute l'un des traits les plus marquants de cette période⁵. De nombreux chercheurs ont glosé sur la relation entre le concubinage et la jalousie de la femme mariée⁶. Néanmoins, ce concubinage qui perdura durant toute la période impériale ne suscita pas toujours le même degré de passion. Certaines études ont ainsi avancé différentes explications au franc-parler des femmes pendant cette période, allant du déclin de l'enseignement de la morale confucéenne à cette époque de désunion politique, à l'influence des nomades qui octroyaient aux femmes davantage de liberté dans l'expression de leurs émotions, ou encore à l'hypergamie (mariage d'un homme avec une femme de statut plus élevé) permettant aux femmes d'exercer plus de pouvoir au sein de la famille⁷.

⁴ Cf. Zhong Hui, *Mu fu ren Zhang shi zhuan* 母夫人張氏傳 (Biographie de ma mère, Dame Zhang), cité dans *Sanguo zhi*, 1959, *juan* 28, p. 784. Pour une discussion sur l'éducation de la jeunesse dans les familles lettrées des Six Dynasties, cf. Qian Mu, 1963, p. 23-77.

⁵ Les hommes montraient également de la jalousie aussi bien dans les relations maritales qu'homosexuelles. Sous les Qi du Nord, un dignitaire voulut prendre pour épouse une princesse veuve, qui le rejeta du fait qu'elle avait quelqu'un d'autre en vue. Le dignitaire commença alors à proférer des accusations contre son rival, par pure jalousie. Cf. Li Baiyao, *Bei Qi shu*, 1972, *juan* 18, p. 234. Sous les Liu Song, un dignitaire fut condamné pour abus de pouvoir à l'encontre de l'un de ses amants. Par la suite son amour se changea en haine et il tenta d'assassiner un autre de ses amants quand le premier commença à l'ignorer. Cf. *Nanshi*, 1975, *juan* 21, p. 574.

⁶ Cf. Liu Tseng-kuei, 1991, p. 1-36; Pao Tao Chia-lin, 1992, p. 531-562; Li Jian-min, 1996, p. 1-32.

⁷ Cf. Chen Dongyuan, 1926, p. 74; Liu Tseng-kuei, *op. cit.*, p. 28; Jen-der Lee, 1992, p. 294.

Toutes plausibles que puissent être ces explications, les épouses autoritaires et les concubines rancunières n'en furent pas moins réprimandées. En effet, diverses campagnes et diverses méthodes, fondées sur les différentes conceptions des causes et natures de cette jalousie féminine, furent mises en place afin de restreindre cette dernière. Considérée soit comme le résultat de facteurs sociaux, soit comme un vice moral, soit encore comme un trouble curable, la jalousie fut combattue au début de la Chine médiévale au moyen de programmes d'éducation, de châtiments et de soins médicaux, afin d'édifier, de rectifier et de corriger ces femmes. L'énergie dépensée durant cette période tant par les épouses alertes que par leurs compagnons au ton persuasif ne peut échapper aux yeux de l'historien, même le moins observateur. C'est cet ensemble d'idées et de pratiques complexes et parfois conflictuelles, consacrées à l'instruction des femmes, que le présent article se donne pour objet d'explorer.

Les *Récits de femmes jalouses* de Yu Tongzhi 虞通之 sont une collection d'histoires écrites sur ordre de l'empereur Ming de la dynastie des Liu Song (420-479), vraisemblablement afin de prévenir et de ridiculiser les femmes insubordonnées. L'ouvrage en tant que tel n'existe plus, mais sept de ces histoires ont survécu dans l'*Encyclopédie classifiée sur les belles lettres* (*Yiwen leiju* 藝文類聚) d'Ouyang Xun 歐陽詢. Dans ces récits, des épouses – aussi bien des aristocrates que des roturières – s'efforcent d'obtenir le contrôle sur leur conjoint, utilisant des méthodes allant de la rossée de leurs maris jusqu'à l'attaque physique de leurs rivales. Certaines de ces femmes furent punies de manière brutale alors que d'autres furent ridiculisées de manière frivole. Bien que cette encyclopédie ait été commandée par l'empereur dans un contexte particulier, les histoires qui y sont rapportées ne comportent aucun trait spécifique, comparées à celles rapportées dans des contextes et des genres différents. On y enseigne en effet de la même façon aux femmes la soumission conjugale, fait révélateur de la peur des hommes vis-à-vis du pouvoir de la femme. Les sources sur lesquelles nous nous appuyons pour notre article seront donc non seulement les sept histoires précitées, mais aussi les histoires officielles, les documents littéraires, les textes médicaux et les documents issus de fouilles archéologiques.

Deux points doivent néanmoins être précisés. Tout d'abord, bien que la présente étude se cantonne à la période située entre les deux unifications de l'empire sous les Han (206 av. J.-C.-221 ap. J.-C.) et sous les Sui (582-618), la discussion débordera parfois en amont sur la fin des Han

postérieurs (25-220 ap. J.-C.) et en aval sur le début des Sui, cela afin de conférer à la description et à l'analyse un cadre plus global. En second lieu, cet article utilisera alternativement les expressions «début de la Chine médiévale» et «Six dynasties» pour désigner la période étudiée ici, bien que la dernière expression soit communément employée pour désigner plus spécifiquement les dynasties du Sud.

Récits de femmes jalouses

En tant qu'expression commune du ressentiment, la jalousie était, sous les Six dynasties, répandue dans toutes les couches de la société. Bien que la plupart des histoires de jalousie aient impliqué des aristocrates, telles que des impératrices, des princesses et des femmes de hauts dignitaires – et ce, sans doute en raison de la nature de la documentation historique –, les roturières ont aussi été mises en scène dans ces histoires, notamment lorsque leurs actions furent particulièrement drastiques. De tels actes de jalousie, qui constituaient également un message adressé aux maris, étaient le plus souvent dirigés contre leurs rivales féminines.

L'impératrice Jia 賈 des Jin de l'Ouest (265-316) fut l'impératrice jalouse la plus notoire de cette période. On l'accuse non seulement d'avoir exécuté elle-même plusieurs épouses, mais également d'avoir provoqué un avortement chez une concubine enceinte en lui lançant une épée dans l'abdomen. Son comportement violent depuis l'adolescence avait failli l'empêcher de devenir impératrice, mais elle fut néanmoins nommée grâce aux mérites que son père avait gagnés à la cour impériale et à un dignitaire sympathisant arguant que la jalousie était un processus normal par lequel les adolescentes devaient passer⁸. La grande princesse Lanling 蘭陵 des Wei du Nord (386-534), quant à elle, alla plus loin: elle battit à mort une servante enceinte de son mari, la fit avorter, mutila le fœtus, empailla la servante et l'exhiba nue devant son mari⁹. Une princesse royale des Liang du Sud (502-557) entreprit des actions similaires à l'encontre des concubines engrossées par son mari¹⁰. L'impératrice Dugu 獨孤

⁸ Cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 964.

⁹ L'histoire est rapportée dans *Weishu*, 1974, *juan* 59, p. 1311-1312. Pour une discussion détaillée et des informations complémentaires sur la relation entre époux et sur le statut légal des femmes sous les dynasties du Nord, cf. Jen-der Lee, 1999, p. 1-37.

¹⁰ Il s'agit de la concubine Xu de l'empereur Yuan (552-554). Elle était cependant fort agréable avec les concubines défavorisées et buvait souvent avec elles. Cf. *Nanshi*, *juan* 12, p. 341-342.

de la dynastie des Sui, malgré sa réputation de femme sensible versant des larmes sur les criminels exécutés, profita un jour de ce que l'empereur était en audience à la Cour pour faire tuer une jeune fille qui avait eu des relations avec lui¹¹.

Si les méfaits des femmes aristocrates sont rapportés dans des genres littéraires divers tels que les *Récits de femmes jalouses* et les histoires officielles, il en est de même pour les roturières. Ainsi l'exemple extrême de Dame Yu 庾 des Jin de l'Est rapporté dans les *Récits de femmes jalouses* : un jour que son époux avait découché, elle tua, de jalousie, deux des fils de son mari. Non seulement elle interdisait à quiconque «ne portant pas de barbe» d'entrer dans la maison, mais de plus elle exigeait que son mari ne s'assoie pas sur la même natte que les invités. Pourtant, un jour, un voisin en visite, s'émouvant du triste sort du mari, la battit presque à mort. En une autre occasion, son frère aîné la fouetta au nom de son père. Rien ne parvint cependant à lui faire changer de comportement¹². Un autre cas de femme jalouse est rapporté dans l'*Histoire des Wei*, celui de Dame Luo 羅. Cette femme était jalouse et soupçonneuse à l'égard de son second mari, Zhangsun Zhi 長孫稚, lequel était de dix ans son cadet et avait assassiné son premier mari afin de pouvoir l'épouser. Sa jalousie était telle qu'elle interdit à ce second mari de prendre des concubines et tua au moins quatre de ses domestiques; mais malgré tout, il l'aima continuellement et éprouva toujours à son égard un très grand respect¹³.

Aussi bien dans les familles impériales que roturières, cette sorte de meurtre préventif était particulièrement courant à l'encontre des individus de statut inférieur, tels que les domestiques et les esclaves. Les familles aristocratiques n'échappaient pas à cette règle. Il est dit que la mère de l'impératrice Jia, Dame Guo 郭, suspectant que deux nourrices de ses fils avaient eu une aventure avec son mari, les tua, provoquant ainsi indirectement la mort des nourrissons. Selon un commentaire de l'époque, le seul fait qui avait attiré la suspicion de Dame Guo, est qu'elle avait aperçu de loin son mari caresser les bébés dans les bras des nourrices¹⁴. Un autre récit rapporte qu'une aristocrate du Nord tua personnellement la servante favorite de son mari. Ce dernier, furieux, quitta le domicile conjugal et

¹¹ Cf. *Beishi*, 1974, *juan* 14, p. 533; cf. aussi, *Suishu*, 1973, *juan* 36, p. 1109.

¹² Cf. *Dufu ji*, dans *Yiwen leiju*, *juan* 35, p. 615.

¹³ Cf. *Weishu*, *juan* 25, p. 649; cf. aussi *Beishi*, *juan* 22, p. 815.

¹⁴ Pour ces histoires, cf. Mathers, 1976, chapitre XXXV, p. 486, ainsi que *Jinshu*, *juan* 40, p. 1170. Pour une discussion des nourrices et de leur statut inférieur, cf. Jen-der Lee, 2000, p. 1-39.

prit deux concubines, dont une qui avait tué ses trois ex-maris. Après plusieurs années, il fut à son tour massacré par cette dernière¹⁵.

Parfois, les femmes jalouses attendaient longtemps l'opportunité de tuer leurs rivales, notamment lorsque celles-ci étaient d'un statut social égal ou lorsqu'elles étaient chéries par leur mari. La concubine d'un aristocrate essaya de se débarrasser de sa rivale, une autre concubine, en l'accusant tout d'abord plusieurs fois à maintes reprises de divers délits, puis en l'empoisonnant durant sa grossesse¹⁶. Une autre aristocrate attendit que son mari fût mort avant de tuer cinq de ses favorites et, de peur que ces femmes ne se plaignent à son mari en enfer, elle leur noircit le visage et modifia leur apparence afin qu'il ne les reconnaisse pas¹⁷. Une troisième aristocrate prit des mesures similaires en précipitant la servante favorite de son mari dans la tombe de ce dernier, vraisemblablement lors des funérailles¹⁸. On a toutefois connaissance d'un cas où l'épouse jalouse suspendit son geste meurtrier, sans doute intimidée par le calme de sa rivale qui avait pourtant un statut social inférieur: un général célèbre de la dynastie des Jin, après avoir assujéti un petit pays, prit la sœur de l'ancien souverain comme concubine. Son épouse, apprenant la nouvelle, s'empara de son épée et s'en alla, accompagnée de dix domestiques, à la résidence de la concubine. Bien que sa première intention ait été de chasser celle-ci, elle finit par y renoncer après que la concubine se fût lamentée sur sa condition de captive et eût exprimé le désir de mourir¹⁹.

Qu'aucune des dames évoquées ci-dessus ne fut inculpée pour meurtre peut vraisemblablement s'expliquer par le statut inférieur des nourrices

¹⁵ Cf. *Beishi*, *juan* 80, p. 2691.

¹⁶ Il s'agit de l'histoire de la mère de Zhong Hui 鍾會, Dame Zhang, qui a peut-être survécu après avoir souffert de vomissements et de vertiges pendant plusieurs jours. Zhong Hui, un éminent lettré et général du royaume des Wei (220-265), rapporta cet incident dans la biographie qu'il écrivit pour sa mère, citée dans le *Sanguo zhi*, *juan* 28, p. 784, note 1.

¹⁷ Il s'agit de l'histoire de Dame Liu, la femme de Yuan Shao 袁紹, un haut dignitaire des Han Postérieurs et du royaume des Wei. Selon un rapport, son fils l'aïda en tuant tous les membres des familles des cinq concubines. Cf. Cao Pi, *Dian lun* 典論, cité dans le *Sanguo zhi*, *juan* 6, p. 203, note 1.

¹⁸ Telle est l'histoire de la mère de Gan Bao 甘寶. Gan Bao, un éminent dignitaire de la cour des Jin, était réputé pour sa collection d'histoires de fantômes, le *Sou shen ji* 搜神記 (À la recherche des esprits). Selon la biographie de Gan Bao, celui-ci entreprit de collecter ces histoires après avoir découvert qu'une domestique qu'il croyait morte était toujours en vie quelques dix ans après, et après avoir entrepris d'ouvrir la tombe de son père afin d'inhumér sa mère malade. Cf. *Jinshu*, *juan* 82, p. 2150-2151.

¹⁹ Telle est l'histoire de l'épouse de Huan Wen 桓溫, la grande princesse Nankang 南康長公主. Pour l'histoire, cf. *Dufu ji*, cité dans Mather, 1976, chapitre XIX, p. 352-353.

et des domestiques, mais l'acharnement des épouses contre les rivales plutôt que contre leur mari confirme le fait que les hommes avaient le contrôle des ressources familiales. Les femmes résidant dans la demeure patriarcale faisaient tout pour gagner les faveurs de l'homme au lieu de le contester.

Afin de prendre le dessus, certaines épouses insultaient leurs rivales, d'autres se contentaient de leur chercher querelle²⁰. L'affrontement était alors à la fois moral et physique. Voici quelques exemples. Un jour, une servante avait eu un enfant du maître de maison d'une famille aristocrate. L'épouse jalouse ordonna alors à cette servante de servir personnellement les amis de son fils en public, la couvrant ainsi de honte²¹. La femme d'un dignitaire des Qi du Nord porta physiquement atteinte à une servante enceinte de son mari en lui faisant tatouer le visage²². Un fonctionnaire des Wei du Nord que la femme, douée en affaires, avait sorti de la pauvreté, ayant pris une autre femme, sa première femme en conçut une telle rage, qu'aidée de ses fils, elle ne cessa de harceler et de maudire celle qui avait pris sa place auprès de son mari²³.

Certaines épouses employèrent cependant des moyens plus subtils pour attaquer leurs rivales. Une impératrice du royaume de Wu (222-280) calomniait constamment les concubines favorites de son mari afin de le dissuader de rester avec elles²⁴. Lorsqu'elle était chargée de superviser la sélection des princesses impériales, une impératrice de la dynastie des Jin choisissait des filles qui n'étaient que «soignées, dont la peau était blanche et qui étaient de grande taille», et non de ravissantes jeunes filles²⁵. D'autres – en général des princesses –, en appelaient aux hautes autorités pour obtenir une solution. Une princesse royale des Qi du Nord, ne pouvant souffrir le style de vie licencieux de son mari, adressa secrètement une requête de divorce à l'empereur, laquelle ne lui fut pas accordée²⁶. L'épouse d'un aristocrate de la dynastie des

²⁰ Lorsque sa femme découvrit les quartiers secrets de sa concubine, Wang Dao 王導, premier ministre sous les Jin de l'Est, s'empressa de venir au secours de cette dernière sur un chariot à bœuf de peur – au dire de ses contemporains – que sa femme ne l'injurie et se fit par là la cible du ridicule. Cf. *Jinshu*, *juan* 65, p. 1752-1753. Cette histoire est également rapportée dans le *Dufu ji*, cité par le *Yiwen leiju*, *juan* 35, p. 614-615.

²¹ Cf. Zang Rongxu 臧榮緒, cité dans Tang Qiu (1803-1881), 1985, *juan* 5, p. 44.

²² Cf. *Bei Qi shu*, *juan* 9, p. 128.

²³ Cf. *Weishu*, *juan* 89, p. 1919.

²⁴ Il s'agit de l'impératrice Pan de Sun Quan 孫權 (222-251), dans *Sanguo zhi*, *juan* 50, p. 1199.

²⁵ Il s'agit de l'impératrice Yang de l'empereur Wu (r. 265-289); cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 953.

²⁶ Cf. *Bei Qi shu*, *juan* 14, p. 186.

Sui porta plainte contre la concubine de son mari devant l'impératrice Dugu. Cette dernière, fervente adepte de la monogamie et femme jalouse elle-même, comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, pria le mari de rompre avec la concubine²⁷. Face à des problèmes similaires, il semble que l'attitude soit différente selon le sexe de l'autorité invoquée²⁸.

Les requêtes adressées aux autorités impériales tournaient parfois au désastre. Un empereur des Liu Song soutint la princesse Linchuan 臨川 dans une affaire de conflit familial, mais celle-ci ne se satisfait pas de la solution. Elle se plaignait en effet de ce que son mari d'origine aristocratique lui préférait une concubine. Cet aristocrate fut emprisonné et mourut, à la suite de quoi la princesse obtint le divorce. Elle fut alors fiancée à un autre dignitaire, mais ce dernier mourut avant le mariage. Aussi la princesse demanda-t-elle à retourner dans la famille de son premier mari afin de pouvoir être réunie avec son fils unique²⁹. Au début de la dynastie des Sui, un aristocrate, irrité de la jalousie de son épouse, lui signifia qu'elle ne serait jamais impératrice s'il devenait lui-même empereur. L'épouse rapporta ces remarques à l'empereur régnant et son mari fut alors démis de ses fonctions, probablement plus en raison de ses commentaires déloyaux que de son désir pour d'autres femmes³⁰.

Il arrivait que des épouses manifestent directement à leurs maris leur ressentiment. Plusieurs histoires de fantômes racontent comment des femmes jalouses revinrent après leur mort castrer leur mari, parce qu'il avait rompu sa promesse de rester veuf³¹. Sous la dynastie des Jin (265-420), un aristocrate reçut de sa femme une lettre lui annonçant que,

²⁷ Cf. *Bei Qi shu*, juan 15, p. 199. Cf. aussi *Suishu*, juan 74, p. 1693.

²⁸ Les différentes attitudes des souverains hommes et femmes dans les affaires extra-maritales peuvent également être observées dans de nombreux cas des Wei du Nord (386-534). Plusieurs des sœurs de l'empereur Xuanwu (r. 500-515) furent soit maltraitées soit tuées par leurs maris adultères. L'empereur n'entreprit jamais la moindre action pour les punir. Mais après que sa veuve, l'impératrice douairière Ling, accéda au pouvoir, cette dernière vengea ses belles-sœurs en destituant ou exécutant les maris en cause. Pour une discussion détaillée des attitudes et des actions de l'impératrice douairière Ling, cf. Jen-der Lee, 1999.

²⁹ Le mari de la princesse était Wang Zao 王藻 et son second fiancé était Yu Chongyuan 庾冲遠. La princesse demanda par la suite la permission de retourner dans la famille Wang afin de retrouver son fils unique, requête qui lui fut accordée. Cf. *Songshu*, juan 41, p. 1290-1292. Sur la littérature prônant l'absence de jalousie, cf. la discussion ci-dessous.

³⁰ Il s'agit de l'histoire de Yang Su 楊素 et de sa femme Dame Zheng 鄭氏. Cf. *Beishi*, juan 41, p. 1509-1510.

³¹ Un certain Sang Qi 桑乞 fut castré par le fantôme de sa femme décédée; cf. *Yiyuan* 異苑, cité dans le *Yiwen leiju*, juan 35, p. 616. Des histoires similaires furent rapportées dans les récits de la dynastie des Tang, cités dans Li Fang 李昉, 1959, juan 272, p. 2147;

comme elle ne supportait pas ses concubines, elle demandait la rupture de leur mariage. Toutefois, cet aristocrate ne crut pas que son épouse eût écrit une telle lettre et suspecta l'un de ses élèves de l'avoir fait pour elle³².

À la fois dans les histoires officielles et dans les contes littéraires, on trouve le récit d'épouses responsables de violence à l'encontre de leur mari, tel cet aristocrate un jour blessé pendant son repos avec une autre femme et qui suspecta son épouse d'en être l'auteur³³. On rapporte par ailleurs qu'une certaine Dame Liu 劉 fouettait régulièrement son mari par jalousie: dix coups pour les offenses importantes, cinq pour les autres³⁴. L'épouse d'un autre lettré n'avait pas la seule réputation de réprimander et de battre son mari pour ses erreurs, mais aussi de l'attacher avec une longue corde afin qu'il pût la suivre en toute occasion. Dans les deux premières histoires, rien n'atteste que les épouses furent châtiées pour leurs actes. Dans la troisième en revanche, on sait que la femme fut punie de façon indirecte par une humiliation:

Ce lettré conclut un accord secret avec une chamane: il alla dans la salle de repos où sa femme venait de s'endormir, ôta la corde de ses jambes, l'attacha à une chèvre et s'enfuit en sautant le mur. Lorsque l'épouse se réveilla, elle tira sur la corde et trouva à sa grande surprise la chèvre à l'autre bout, en lieu et place de son mari. Elle questionna la chamane à ce sujet; celle-ci lui répondit: «Vous avez accumulé trop de mal et les ancêtres vous ont punie en transformant votre mari en chèvre. Si vous changez de conduite, je prierai les ancêtres pour vous.» L'épouse pleura alors de chagrin, et, prenant la chèvre dans ses bras, jura de changer. La chamane prescrivit à la famille de se mettre au régime végétarien pendant sept jours et resta dans la maison pour offrir des sacrifices aux fantômes, afin que la chèvre pût recouvrer sa forme originelle. Le mari finit par revenir et l'épouse éplorée lui demanda: «Est-ce difficile d'être une chèvre pendant tant de jours?» Le mari répliqua: «Je me souviens du goût âcre de l'herbe qui m'a donné mal à l'estomac». L'épouse, en entendant cela,

juan 322, p. 2555. La croyance selon laquelle la jalousie ne s'arrêtait pas avec la mort apparaît de façon récurrente dans la littérature de cette période.

³² Telle est l'histoire de Xie Miao 謝邈 et de son épouse Dame Chi 郗. L'élève suspecté se sentit outragé après avoir été réprimandé par Xie et se rangea plus tard du côté de l'ennemi de Xie afin de détruire sa famille. Cf. *Jinshu*, juan 79, p. 2089-2090.

³³ C'est l'histoire de Zu Yue 祖約 et de sa femme qui ne mit aucun enfant au monde. Yue fut plus tard accusé de haute trahison par un dignitaire qui considérait sa façon de mener les affaires familiales, associée à d'autres actes de méconduite, comme une injure à la haute société. L'accusation pour haute trahison fut rejetée par l'empereur. Cf. *Jinshu*, juan 100, p. 2626.

³⁴ C'est l'histoire de Dame Liu, sans doute une roturière, et de son mari Zhuge Yuanzhi 諸葛元直 rapportée dans le *Dufu ji*, cité dans le *Yiwen leiju*, juan 35, p. 615.

devint encore plus triste. Plus tard, comme la jalousie de son épouse réapparaissait, le mari tomba sur le sol et commença à gémir comme une chèvre; son épouse bondit de stupeur et, retirant ses chaussures, jura aux ancêtres qu'elle ne serait plus jamais jalouse. En effet, elle ne le fut plus jamais³⁵.

Bien que cette épouse soit décrite comme étant d'une jalousie extrême, l'histoire ne mentionne aucune autre femme impliquée dans l'affaire. On lui reproche d'avoir réprimandé et battu son mari pour ses erreurs, mais en réalité aucune raison spécifique n'est mentionnée. Nombre d'histoires de femmes jalouses sont rédigées de cette manière. Si les lettrés établissent parfois un lien entre le concubinage et la jalousie de leur épouse, dans la plupart des histoires, c'est moins le concubinage que la domination d'un conjoint sur l'autre qui est visée. Dans l'histoire évoquée ci-dessus, la façon dont l'épouse est présentée – et plus spécialement le fait qu'elle attache son mari – montre clairement que l'auteur ne craignait pas tant la jalousie que la domination féminine; de même en ce qui concerne les hommes, ce n'est pas tant l'opportunité de prendre une ou deux concubines que la soumission à leurs épouses qui est le thème central des histoires évoquées.

L'entourage aidait parfois les maris à se libérer du fardeau que leur imposait leur femme jalouse. On se souvient de dame Yu, cette roturière des Jin de l'Est, qui avait été fouettée par un voisin et par son frère pour les mauvais traitements qu'elle infligeait par jalousie à son mari. Ici, dans l'histoire que nous venons de rapporter, c'est une femme chamane qui, par un stratagème habile, réprimande la femme au nom de ses ancêtres pour l'amener à changer de conduite. Mais les sanctions à l'égard de ces femmes pouvaient être plus radicales et aller jusqu'à la peine de mort. L'épouse d'un dignitaire des Liu Song, qui avait blessé son mari au visage, fut condamnée à mort par l'empereur³⁶. L'exécution capitale était la peine la plus sévère qu'une femme jalouse puisse encourir. Cette pratique ne fut pas seulement soutenue par les empereurs qui détestaient la domination féminine, mais également par les dignitaires locaux qui recevaient des plaintes de leurs subalternes. Ce châtiment suprême ne fut toutefois pas si courant, on lui a préféré des châtiments physiques ou moraux moins radicaux. On a pu également avoir recours aux réprimandes ou même à la médication. Les différents remèdes proposés étaient fondés sur différentes conceptions des émotions féminines et plus particulièrement de la jalousie.

³⁵ Cf. *Dufu ji*, cité dans le *Yiwen leiju*, *juan* 35, p. 615-616.

³⁶ Telle est l'histoire de Rong Yanyuan 榮彥遠 et de son épouse. L'empereur Ming (465-472) qui était réputé pour sa misogynie, « accorda le droit » à l'épouse de boire une drogue empoisonnée. Cf. *Nan Qi shu*, *juan* 34, p. 612.

Comment discipliner les femmes jalouses

Peines

Certaines femmes furent exécutées en raison de leur jalousie, mais elles ne le furent pas toujours par les autorités juridiques. Les meurtres perpétrés par des femmes de statut inférieur n'étaient pas inhabituels. Dans le royaume de Wu, une impératrice fut étranglée à mort par plusieurs femmes du palais et une aristocrate fut tuée en même temps que son mari par leurs subalternes, qui, selon les données historiques, ne pouvaient plus supporter cette femme aussi belle que jalouse³⁷. De tels événements servaient certainement d'avertissement pour les épouses dominatrices, mais pouvaient difficilement être considérés comme un moyen de discipliner leur comportement. Les sanctions prononcées par les autorités légales, en revanche, ont peut-être davantage exercé d'influence sur les femmes jalouses. En condamnant ces femmes à des peines qui allaient de la peine capitale au divorce forcé en passant par la flagellation, les hommes tentaient en fait de leur apprendre à se conformer à l'éthique maritale de la soumission féminine.

Il est un cas marquant d'intervention des autorités dans la vie maritale. La concubine d'un dignitaire des Qi du Sud (479-502) fut mise à mort par le gouverneur local après que le frère cadet de son mari eut rapporté sa conduite jalouse et discourtoise aux autorités locales³⁸. Aucune raison n'est donnée pour justifier l'exécution capitale plutôt que le divorce ou la répudiation, mais le fait que le frère – un fonctionnaire provisoirement retiré des fonctions – s'adressa aux autorités locales pour résoudre le problème indique qu'un tel comportement était attendu du pouvoir judiciaire³⁹. L'on pourrait également en tirer une conclusion hâtive et considérer que le statut de concubine menait celles-ci à la mort. Mais nombreuses sont les épouses d'aristocrates également mises à mort à cause de leur jalousie. Cette sanction extrême pouvait avoir valeur d'exemple.

³⁷ L'impératrice dans le premier cas était Pan, déjà mentionnée ci-dessus dans le *Sanguo zhi*, *juan* 50, p. 1199; la femme dans le second cas était Dame Xing, épouse du général Sun; cf. *Sanguo zhi*, *juan* 51, p. 1208.

³⁸ C'est l'histoire de Kong Zhonggui 孔仲圭, de son frère aîné Zhongzhi 仲稚 et de la concubine de ce dernier, Dame Li. Selon une source, Zhonggui «rapporta au gouverneur Wang Jingze 王敬則 la conduite jalouse et discourtoise de Li et la tua ensuite». Il n'est pas clair toutefois si Zhonggui exécuta Li sur ordre exprès de Wang selon la procédure formelle ou s'il en prit l'initiative après le rapport du gouverneur. Cf. *Nan Qi shu*, *juan* 48, p. 835; cf. aussi *Nanshi*, *juan* 49, p. 1215.

³⁹ En ce qui concerne les litiges liés au mariage ainsi que les conflits familiaux, il existe des précédents depuis les Han postérieurs. La «monographie des châtiments» dans le *Jinshu* mentionne l'existence d'un compendium de tels cas judiciaires alors que Pao Yu

L'empereur Ming des Liu Song (r. 465-472) fut l'un des empereurs qui condamna le plus fréquemment à mort les femmes jalouses à titre d'exemple⁴⁰. Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, il fit avaler une boisson empoisonnée à l'épouse d'un haut fonctionnaire qui avait offensé ce dernier. Il fit également exécuter la femme jalouse d'un sous-préfet⁴¹. À la suite de ces exemples, l'empereur Ming (r. 494-498) des Qi du Sud punit également les femmes jalouses. Après avoir appris que la femme de son fonctionnaire préféré était affligée de la même maladie, non seulement il accorda délibérément à celui-ci une concubine et condamna l'épouse à vingt coups de fouet, mais en plus il demanda au fonctionnaire d'ouvrir dans son arrière-cour une boutique afin qu'elle y vende des balais et du savon en guise d'humiliation⁴².

Le fouet a été utilisé assez fréquemment comme sanction envers ces femmes. Rappelons l'histoire déjà mentionnée du frère aîné de Dame Yu qui la fouette à la place de son père pour la punir de sa jalousie et de la domination qu'elle exerce sur son mari; si le voisin en visite la bat, ce n'est pas seulement pour lui donner une leçon, mais surtout pour l'humilier. L'histoire de Dame Yu et de bien d'autres est rapportée dans les *Récits de femmes jalouses* de Yu Tongzhi, commandés par l'empereur Ming. Ce dernier a ordonné exécutions et sanctions à l'encontre des épouses de ses fonctionnaires et a propagé une littérature édifiante afin de les exhorter à développer leur tolérance. En plus des *Récits de femmes jalouses*, il avait également demandé à un fonctionnaire – très vraisemblablement Yu Tongzhi – de composer un essai pour le compte d'un fils d'aristocrate qui devait épouser une princesse impériale. Dans cet essai, celui-ci déclinait l'offre de mariage en raison de l'expérience douloureuse d'autres aristocrates qui avaient dû subir l'autorité de telles épouses⁴³.

servait en tant que ministre de l'Éducation (*situ* 司徒) sous les Han. Mais comme on ne connaît pas le contenu de ce compendium, il n'est pas possible de savoir si les épouses et les concubines jalouses étaient comprises là-dedans. Cf. *Jinshu*, *juan* 30, p. 922.

⁴⁰ L'empereur Tai (r. 627-649) des Tang (618-907) donna même une fois une «boisson empoisonnée» à l'épouse de l'un de ses fonctionnaires pour la punir de sa jalousie: elle refusait d'accepter les concubines que l'empereur accordait à son mari. Toutefois, la boisson tourna au vinaigre et il se peut que l'empereur cédât et acceptât la protestation de l'épouse. Telle est l'histoire de Ren Huai et de sa femme; cf. *Taiping guangji*, *juan* 248, p. 1924-1925.

⁴¹ Il s'agit de l'histoire de Yuan Tao 袁滔, magistrat du district de Hushu 湖熟, et de sa femme. Cf. *Songshu*, *juan* 41, p. 1290.

⁴² Il s'agit de l'histoire de Liu Xiu 劉休 et de son épouse Dame Wang. Cf. *Nan Qi shu*, *juan* 34, p. 612.

⁴³ Le fils d'origine aristocratique était Jiang Xiao. Cf. *Songshu*, *juan* 41, p. 1290-1292. Le dignitaire qui écrivit l'article était Yu Tongzhi selon Xu Jian (vers 712). *Chuxue ji*, *juan* 10, p. 249.

Réprimandes et édification

L'essai de Yu Tongzhi suggère que les princesses de rang impérial étaient réputées pour leur jalousie et énumère les nombreuses techniques dont elles usèrent pour mettre leurs idées en pratique. En fait, beaucoup de femmes furent connues dans l'histoire pour leur jalousie sans que leurs actions soient précisées. Cet ouvrage qui avait été composé pour présenter et tourner en ridicule la jalousie féminine, dévoile cependant en parallèle bien plus ce qui inquiétait les hommes avant tout et comment ces femmes pensèrent et agirent. Il commence par décrire la reconnaissance d'un fils d'aristocrate, mais aussi sa profonde tristesse, d'avoir été choisi comme époux d'une princesse impériale. Sont donnés plusieurs noms d'aristocrates célèbres ayant épousé des princesses impériales et dont la vie se termina misérablement, en raison de la jalousie de leurs princières épouses :

[Cette princesse impériale] surveillait son mari plus étroitement que ses servantes et ses esclaves; elle l'épiait encore plus attentivement que ses domestiques.[...] Elle lui demandait de cesser ses déplacements et d'annuler ses banquets. Il fut ainsi non seulement séparé de ses amis, mais aussi tenu à l'écart de ses frères.[...] Les servantes et les nourrices, se disputant ses faveurs, l'exhortèrent à la sévérité; les religieuses et les amies luttant pour obtenir sa préférence, rampèrent et suggérèrent qu'elle soit dure; les servantes et les nourrices osant s'appuyer sur leur âge et l'intimité ne louèrent que la jalousie; les religieuses et les amies, se targuant d'être bien informées, insistèrent sur l'emploi de l'éloquence. Outre cela, elle faisait montre d'une grande suspicion: elle consultait des femmes devin, demandait à son mari avec qui il prenait ses repas et inspectait ses vêtements usés. Les règles concernant ses allées et venues dans la résidence princière étaient pénibles et difficiles à observer.[...]⁴⁴. Elle reprochait à son époux de l'ignorer si jamais il ne lui rendait pas visite et ses soupçons s'éveillaient dès qu'il lui demandait l'autorisation de partir. Il était sommé de comparaître au crépuscule et de rester toute la nuit jusqu'à l'aube.[...]⁴⁵. Les convenances prescrivent le concubinage... Puisque ces convenances tiennent compte de l'épouse légale, comment la maîtresse (de maison) pourrait-elle être négligée, sans parler du fait que son mari refuse désormais les faveurs privées et honore uniquement son épouse?

⁴⁴ Les princesses impériales pouvaient avoir leurs propres résidences sous les Six Dynasties. Leurs maris étaient invités à leur rendre visite fréquemment sans pour autant vivre en leur compagnie tous les jours. Sur la proposition des dignitaires d'abolir les résidences princières et leur existence permanente, cf. Zhou Yiliang, 1985, p. 135-137.

⁴⁵ Le terme *sanbu* (三 哺) dans le texte chinois correspond environ à cinq heures du soir, alors que le terme «aube» situe la période de temps entre cinq et sept heures du matin. Cf. Gu Yanwu, 1971, *juan* 21, p. 576-579.

Mais même alors, elle continue à lui reprocher de manquer de bienséance en chaque occasion et clame à tout vent qu'il l'ignore. On m'a également dit que lorsque les princesses sortent entre elles, toutes leurs conversations tournent autour de leurs maris. Elles se disent que la clémence ne peut être acceptée et que la fermeté devrait être enseignée... faute de quoi elles se sentiraient vaincues ou ridiculisées. Ne portant pourtant que sur des règles privées du ménage, ces (conversations) ont une portée bien plus grande que les statuts royaux... Hélas, si la vertu prônée dans l'ode *Zhongsì* permet d'avoir une postérité, la jalousie, elle, entrave la fertilité. C'est pourquoi les familles ayant noué une alliance avec des princesses s'éteignent souvent et les gendres impériaux subissent reproches et culpabilité. Étant une personne ordinaire et faible, comment pourrais-je porter un tel fardeau (d'épouser la princesse)⁴⁶...

L'empereur Ming montra cet essai à toutes les princesses, sans doute en guise de réprimande. Mais le résultat ne semble pas avoir été celui attendu. La façon dont Shen Yue 沈約 relate dans *l'Histoire des Liu Song* le repentir de la grande princesse Linchuan laisse penser que celui-ci se serait exprimé juste après la publication de cet essai⁴⁷. Cependant si l'on en croit *l'Histoire des dynasties du Sud*, les princesses se gaussèrent de l'essai lorsqu'elles le lurent, et, en réalité, la grande princesse Linchuan n'envoya pas sa requête au trône avant l'accès au pouvoir de l'empereur suivant⁴⁸.

Un autre texte contre la jalousie féminine, aussi inefficace que celui de Yu Tongzhi, fut présenté sous les dynasties du Nord par Yuan Xiaoyou 元孝友, membre du clan impérial et haut dignitaire des Wei de l'Est (534-550). Ce dernier envoya un mémoire au trône, sollicitant le soutien impérial pour officialiser le concubinage – en le basant sur les règles des Jin et des dynasties du Sud – et parer ainsi la propension à la jalousie, qui, d'après ses observations, était si répandue sous les dynasties du Nord que le patrimoine et l'éthique des familles étaient près de disparaître; les mesures à prendre étaient urgentes:

[Il était de coutume sous les Jin et les dynasties du Sud que les dignitaires prennent un nombre de concubines proportionnel à leur rang]. Ainsi, les instructions familiales étaient respectées et la postérité bien assurée. Assurer une descendance abondante, c'est là la piété filiale et suivre les instructions familiales, c'est là la bienséance. Toutefois, notre Cour impériale a ignoré pendant longtemps de tels préceptes. Les généraux et les premiers ministres épousèrent souvent des princesses impériales tandis que les membres des familles royales et les aristocrates se marièrent avec

⁴⁶ Cf. *Songshu*, juan 41, p. 1290-1292.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 1292.

⁴⁸ Cf. *Nanshi*, juan 23, p. 620-621.

les proches des impératrices; voilà pourquoi l'habitude s'est répandue de ne prendre aucune concubine. Quelle chance pour une femme de naître à notre époque où [aucun des fonctionnaires de] la Cour impériale ne possède de concubines et où [chaque homme dans le] monde entier ne possède qu'une seule femme! Celui qui n'en fait qu'à sa tête et épouse plus d'une femme ruinera sa famille, courra à sa perte, il sera tourmenté et attaqué par ses proches et ses amis. De nos jours, les gens n'ont plus de principes. Les parents enseignent à leurs filles la jalousie avant de les donner en mariage; les tantes et les sœurs les incitent à rester vigilantes pendant les réceptions. L'aptitude [d'une femme] à contrôler son mari est considérée comme une vertu féminine, et sa capacité à être jalouse est perçue comme un devoir féminin; ces deux qualités lui permettent de ne pas être prise pour une femme facile et contrecarrent sa peur d'être dénigrée par les autres. Même les nobles n'ont qu'un cœur, comment leurs subalternes pourraient-ils avoir l'audace d'avoir deux pensées! Hélas, l'émergence d'esprits jaloux mène à l'extinction du concubinage qui elle-même mène à l'adultère. C'est on ne peut plus détestable. Je plaide (devant le trône) pour que les membres de la famille royale de premier rang aient huit concubines et par conséquent, en comptant l'épouse, possèdent neuf femmes en tout; que les aristocrates de second rang possèdent sept femmes en tout; ceux de troisième et de quatrième rang cinq, et ceux de cinquième et de sixième rang trois (une épouse et deux concubines). Ce système devrait être mis en pratique dans l'année⁴⁹. Si le nombre de concubines n'est pas atteint et que celles-ci ne sont pas convenablement traitées, les femmes jalouses devront être fouettées et les maris déchus de leurs droits d'époux. Celui qui a une épouse stérile et ne prend pas de concubines se fait du tort à lui-même et n'observe pas le culte des ancêtres. Je demande qu'il soit inculpé pour impiété et qu'il divorce de sa femme⁵⁰.

Le mémoire de Yuan Xiaoyou souligne que le manque d'héritier était la pire des choses engendrées par la jalousie féminine. La solution résidait, selon lui, dans la légalisation du concubinage, les obstacles à celle-ci devant être surmontés. Autrement dit, les femmes jalouses qui se dressaient contre le programme décrit ci-dessus devaient être punies par le fouet, puis par le divorce. L'argumentation de Yuan Xiaoyou pouvait tout aussi bien être une défense sincère de l'intérêt des aristocrates qu'une excuse opportune pour prendre des concubines. Les lettrés ont souligné le fait que de nombreux aristocrates, même si leurs épouses avaient mis

⁴⁹ Yuan Xiaoyou 元孝友 utilise dans son mémoire le terme «yi zhou» (一周年). Il est difficile de savoir à quelle durée de temps correspond un *zhou* sous les Six Dynasties. Cela pourrait être un mois, un an ou, comme l'affirme Zhou Yiliang, douze ans. Cf. Zhou Yiliang, 1985, p. 341. Toutefois douze ans semblent être un espace de temps trop long étant donné le ton urgent du mémoire de Xiaoyou.

⁵⁰ Cf. *Weishu*, *juan* 18, p. 422-424. Cf. aussi *Bei Qi shu*, *juan* 28, p. 385-386.

au monde des fils, prenaient plaisir à la compagnie de concubines, suggérant par là que le concubinage à cette époque ne servait pas seulement à assurer la postérité mais constituait aussi un plaisir charnel⁵¹. De la même façon, si la jalousie pouvait être considérée comme une émotion féminine normale, elle était un prétexte qui permettait aux hommes d'accuser les femmes de mauvais comportement et ainsi de les pousser à la soumission.

De fait, dans le système rituel traditionnel, la stérilité et la jalousie de la femme constituaient deux des sept raisons pour lesquelles un homme pouvait demander le divorce⁵². On dispose effectivement d'exemples de femmes qui furent sur le point ou durent divorcer parce qu'elles étaient infertiles⁵³. L'éminent poète Cao Zhi 曹植 écrivit au nom d'une épouse abandonnée les vers suivants: «Je réfrène mes sentiments dans un soupir / Il me faut rentrer (dans ma famille natale) car je n'ai point de fils⁵⁴.» Mais sous les Six dynasties, plusieurs femmes qui avaient mis au monde un ou plusieurs fils, durent cependant quitter leur mari à cause de leur jalousie⁵⁵. Même des impératrices qui auraient pu être destituées parce qu'elles étaient détestées ou peu appréciées pour leurs positions politiques le furent en raison de leur jalousie⁵⁶. Toutefois, ni la stérilité, ni la jalousie, ni une quelconque des cinq

⁵¹ Cf. Liu Tseng-kuei, 1991, p. 8-9.

⁵² Les cinq autres étaient l'adultère, la prolixité, la lèpre, le vol et l'irrespect vis-à-vis des parents par alliance. Cf. *Li ji* 禮記 (Livre des rites), 1955, *juan* 27, p. 521.

⁵³ Shang Qu 商瞿, un contemporain de Confucius, n'avait toujours pas de fils à l'âge de 38 ans; sa mère désirait qu'il divorce de sa femme et en prenne une autre. Ce n'est qu'après que Confucius eût effectué une divination pour Shang Qu et eût dit à sa mère qu'il aurait cinq fils après l'âge de 40 ans que celle-ci renonça au projet de divorce. Cf. *Kongzi jiyu*, cité dans *Shiji*, *juan* 67, p. 2216-2217. Plus tard, l'un des amis de Shang Qu qui avait 30 ans et n'avait pas de fils désira également divorcer d'avec sa femme. En entendant cette nouvelle, Shang Qu, se basant sur sa propre expérience, conseilla à son ami de patienter au lieu de rejeter la faute sur son épouse. Cf. *Kongzi jiyu*, dans *Shiji*, *juan* 9, p. 89-90. Sous la dynastie des Han Postérieurs, un certain Huan Rong 桓榮 était toujours sans enfant à l'âge de 40 ans et son élève, He Tang 何湯, le fit divorcer de sa femme et lui fit prendre une autre femme. Cf. *Hou Han shu*, *juan* 37, p. 1. Un certain Xu Jing 徐敬 était quant à lui pauvre, sans enfant et devait entretenir ses parents âgés; son voisin Yin Shun 應順 le fit divorcer de sa femme et lui fit prendre une autre femme. Cf. *Hanshu*, *juan* 19, p. 177.

⁵⁴ Cf. Cao Zhi 曹植, «Qifushi» 棄婦詩 (Poème d'une femme abandonnée), dans Lu Qinli, 1988, *juan* 7, p. 455.

⁵⁵ Li Anshi 李安世, haut dignitaire et meneur de réforme sous les Wei du Nord, divorça de sa première femme Dame Cui 崔 en raison de la jalousie de cette dernière et en dépit du fait qu'elle lui avait déjà donné un fils à cette époque. Cf. *Weishu*, *juan* 53, p. 1177.

⁵⁶ Tel fut le cas lorsque Cao Cao 曹操 força le dernier empereur des Han de divorcer de l'impératrice enceinte. Cf. *Hou Han shu*, *juan* 10, p. 453.

autres raisons invoquées par les textes rituels classiques ne constituaient à cette époque une cause officielle de divorce⁵⁷. Selon l'*Histoire des Wei*, le mémoire de Yuan Xiaoyou, discuté par les dignitaires, ne fut pas entériné⁵⁸.

Il se peut que la jalousie – et en particulier celle qu'éprouvaient les femmes de statut social supérieur envers leurs inférieures – ait été perçue à l'époque comme un problème tellement incontrôlable que l'on dut avoir recours aux pouvoirs surnaturels pour châtier les femmes. Des récits bouddhiques de rétributions rapportent des histoires de femmes jalouses qui subirent les peines et les châtements corporels qu'elles avaient elles-mêmes infligés aux concubines ou aux servantes de leurs maris. Ces femmes, si l'on en croit ces récits, se confessaient aux moines bouddhistes, jurant de changer de comportement⁵⁹. Les pouvoirs surnaturels n'étaient cependant pas confinés au contexte religieux, car de nombreuses recettes destinées à soigner la jalousie y font aussi allusion.

Médication

Hormis le recours à divers châtements tels que la peine capitale, la flagellation, le divorce ou le recours aux réprimandes exprimées dans la littérature recommandant de réfréner les manifestations de jalousie, les aristocrates employaient également la médication afin de corriger leurs épouses. Les textes de «recettes et techniques» (*fangshu* 方術) comportent depuis les temps anciens des remèdes pour soigner la jalousie et il est à noter que les patientes n'étaient pas seulement des épouses, mais également des servantes. Dans le *Livre des monts et des mers* (*Shanhai jing* 山海經), une sorte de renard dénommé *lei*, un oiseau jaune à l'apparence d'un hibou ainsi qu'un arbre aux feuilles lignées de rouge du nom de *you* étaient connus pour pouvoir guérir la jalousie si on les consommait⁶⁰. Une recette datant des Six Dynasties prescrit la médication suivante: «Afin de faire cesser la jalousie, faites absorber (à la femme) vingt-sept *coix agrestis* mâles. Le *coix agrestis* mâle symbolise

⁵⁷ Il faut attendre la dynastie des Tang pour voir ces sept raisons de divorce être codifiées. Cf. Zhangsun Wuji, *Tang lü shuyi*, 1986, *juan* 14, chapitre «Huhun lü» 戶婚律 (Code du ménage et du mariage), p. 267. Pour une traduction anglaise, cf. Wallace Johnson, 1979, 1997.

⁵⁸ Cf. *Weishu*, *juan* 18, p. 422-424. Cf. aussi *Bei Qi shu*, *juan* 28, p. 385-386.

⁵⁹ Cf. Li Fang, 1959, *juan* 129, p. 912-913.

⁶⁰ Ces créatures sont citées respectivement dans Guo Pu (vers le IV^e siècle), *Shanhai jing*, éd. Yuan Ke 袁珂, 1980, *juan* 1, p. 5, *juan* 3, p. 91 et *juan* 5, p. 147.

le respect mutuel⁶¹.» Une autre recette recommande ceci: «Afin de soigner une servante jalouse, prenez de la saleté de dessous les pieds du mari, brûlez-la, plongez-la dans une boisson alcoolisée et donnez lui le tout à boire. Après cela, elle ne dira plus un mot, pas même si le mari prend cent femmes⁶².»

Au début de la Chine impériale, la médecine était une branche du savoir appelé «Recettes et techniques» (*fangshu*), lequel incluait les «arts de la chambre à coucher» (*fangzhong* 房中), les «méthodes d'entretien du principe vital» (*yangsheng* 養生) et les «voies de l'immortalité» (*shenxian* 神仙). Les prescriptions qui contenaient souvent mais pas nécessairement des herbes et des minéraux, étaient fondées sur l'idée de résonance entre les choses et celle de l'efficacité thérapeutique des rituels⁶³. Dans le contexte de l'époque des Six dynasties où les femmes surveillaient étroitement leur mari, il est compréhensible que, comme le *coix agrestis* mâle symbolisait le respect mutuel, les gens aient cru qu'il pouvait, par résonance, guérir la jalousie féminine et inciter la femme au respect mutuel. La recette qui utilisait la saleté des pieds du mari pour guérir les servantes jalouses fait encore plus appel au symbolisme; elle montre non seulement la soumission des épouses mais aussi celle des femmes d'humble condition. Une autre formule contre la jalousie fournit un exemple de thérapie par le rituel. Celle-ci consistait, pour mettre fin à la jalousie, «à envelopper un crapaud dans les linges souillés par le sang menstruel de la femme, mettre le tout dans une jarre, couvrir celle-ci et l'enterrer sur le côté gauche de la salle de repos. La femme ne voudrait alors plus de son mari⁶⁴.» Cette même formule est également citée plus tardivement dans un texte de la dynastie des Song (960-1279) par un moine bouddhiste⁶⁵.

Aucun document connu ne confirme l'application par les gens de l'époque des prescriptions énoncées ci-dessus. Un témoignage nous est toutefois fourni par l'histoire de l'impératrice Chi (武德郡太后), suggérant que ses contemporains croyaient en l'efficacité de tels remèdes⁶⁶. Cette

⁶¹ Cf. *Ruyi fang* 如意方 (Recettes de bien-être), cité dans Yasuyori Tamba (912-995), *Ishinpo*, 1982, réédition de l'édition japonaise de 982, *juan* 26, p. 20b-21a.

⁶² Cf. *Yan ling jing* 延齡經 (Canon de la longévité), cité dans *Ishinpo*, *juan* 26, p. 21a.

⁶³ Sur la classification de la médecine dans la catégorie «Recettes et techniques» et son développement ultérieur, cf. Jen-der Lee, 1997, p. 283-367.

⁶⁴ Cf. *Ishinpo*, *juan* 26, p. 20b-21a.

⁶⁵ Cf. Zan Ning, dans *Shuo fu* 說郛, *juan* 109.

⁶⁶ Les femmes se tournaient vers ces recettes pour résoudre elles-mêmes leurs crises, pour rendre leur mari à nouveau amoureux d'elles et pour détourner les faveurs de leur époux des autres femmes. Cf. Li Jianmin, 1996.

impératrice Chi des Liang du Sud fut en effet priée par l'empereur d'absorber une potion à base de loriot cuit afin de guérir sa jalousie (le loriot avait, dit-on, un plumage jaune, et il est probable que cette recette tire ses origines de celle du *Livre des monts et des mers* qui préconisait comme remède à la jalousie la consommation d'un oiseau jaune à l'apparence d'un hibou). Après la prise de cette médication, la jalousie de l'impératrice aurait été réduite de moitié, mais des taches de rousseur seraient apparues sur son visage au fur et à mesure qu'elle continuait de manger du loriot⁶⁷. Notons que la jalousie de l'impératrice ne cessa pas à sa mort, son esprit revint sur terre en apparaissant soit en songe à l'empereur, soit sous forme d'un dragon dans le puits du palais. L'empereur n'expliqua pas ses rêves, mais il ne désigna plus aucune autre impératrice durant son règne⁶⁸.

Puisque la jalousie était considérée comme un trouble curable, il convenait de prendre des remèdes, et puisque ce mauvais comportement pouvait être rectifié, il convenait aussi d'appliquer des punitions ou des réprimandes. Si l'existence des recettes mentionnées précédemment confirme la croyance selon laquelle la jalousie pouvait être guérie, l'histoire de l'impératrice Ji démontre que la guérison pouvait aussi être considérée comme une sorte de réprimande et de punition. Les divers récits que nous avons présentés montrent qu'au début de la Chine médiévale, les discours sur la jalousie étaient diversifiés. L'histoire de l'impératrice Ji dont le fantôme vient hanter le monde des vivants reflète la croyance selon laquelle les émotions fortes ne cessent pas avec la mort d'une personne, tandis que les écrits de Yu Tongzhi et de Yuan Xiaoyou indiquent qu'éducateurs et lettrés n'étaient pas les seuls à s'exprimer sur la jalousie. À ces conceptions diverses de la jalousie correspondaient des traitements divers qui, en dépit de tous les efforts déployés, ne permirent cependant pas de parvenir à cette «norme» souhaitée de soumission de la femme.

Différents discours sur la jalousie féminine

Cette croyance que la jalousie ne cessait pas avec la mort est illustrée par d'autres histoires que celle de l'impératrice Ji. Ainsi la légende selon laquelle l'épouse de Liu Boyu 劉伯玉 des Jin se suicida par noyade du fait que son époux récitait souvent «l'Ode à la déesse de la rivière» (*Luoshen*

⁶⁷ Cf. Chen Yuanlong, «Preface to *Du lü*», *juan* 3, p. 23, cité par Pao Tao, 1992, p. 557.

⁶⁸ Cf. *Nanshi*, *juan* 12, p. 339.

fu 洛神賦) et clamait qu'il épouserait celle-ci. Sept jours après sa mort, l'épouse lui apparut en songe et lui affirma qu'elle était devenue la divinité de la rivière. Boyu comprit alors grâce à ce rêve que sa femme était morte de jalousie, et il ne traversa plus aucune rivière de toute sa vie. On disait que les belles femmes étaient la proie des vagues et des vents de la rivière où la femme de Boyu avait trouvé la mort, tandis que les femmes laides pouvaient traverser sans encombre le cours d'eau, même si elles étaient maquillées et parées de beaux atours. C'est pourquoi, les gens de la région disaient: «Tu cherches une jolie femme? Tiens-toi sur le rivage [de la femme jalouse]! Car une femme qui se tient sur cette rive, ne peut cacher sa beauté ou sa laideur⁶⁹.» Non dénuée d'humour, cette histoire reconnaît et respecte la jalousie comme une émotion forte transcendant la vie et la mort. Comme de nombreuses autres histoires de jalouses, elle affirme aussi que les femmes pouvaient être fort irrationnelles et que leur jalousie n'avait pas forcément quelque chose à voir avec l'existence réelle «d'une autre femme»⁷⁰.

La jalousie, symptôme temporaire de l'adolescence?

Sun Simiao 孫思邈, célèbre médecin du VII^e siècle ap. J.-C., affirma avec conviction qu'une branche de la médecine devait être consacrée spécialement aux femmes, non pas seulement parce qu'elles enfantaient – ce qui causait de nombreux troubles que les hommes ne pouvaient pas connaître –, mais également parce qu'elles avaient une constitution physique plus délicate et étaient sensibles à davantage de troubles que les hommes. Dans sa rubrique «Recettes pour femmes» (婦人方), il propose des traitements spécifiques pour les femmes, notamment en raison du fait qu'elles sont émotionnellement plus fragiles et par conséquent plus difficiles à soigner. Or, de toutes les émotions, l'une des plus importantes était précisément la jalousie⁷¹.

⁶⁹ Cf. l'histoire de «Dufu jin» 妒婦津 (Le rivage de la femme jalouse), rapportée dans Duan Chengshi, 1981, *juan* 14, p. 132.

⁷⁰ Une histoire du *Dufu ji* raconte qu'une femme était tellement «jalouse sans aucune raison» qu'elle n'avait pas seulement interdit à sa domestique de poser un couvercle sur une assiette placée devant son mari de peur que celui-ci n'eût des fantasmes sexuels à son égard, mais qu'elle avait aussi ordonné à la domestique de couper les fleurs d'un pêcher lorsque son mari en eut loué la beauté. Cf. *Dufu ji*, collecté dans Lu Xun (1881-1936), 1967, p. 358.

⁷¹ Les autres défauts consistaient dans l'attachement affectif, les sentiments exacerbés d'amour et de haine, la mélancolie et le sens de la culpabilité. Cf. Sun Simiao (581-682), 1994, copie de l'édition des Song avec ponctuation, *juan* 2, «Recettes pour femmes», p. 28.

La conception selon laquelle la jalousie – et d'autres faiblesses – était une disposition inhérente aux femmes, peut avoir contribué à l'élaboration des recettes mentionnées ci-dessus et plus tard à la naissance de la gynécologie en tant que branche séparée de la médecine chinoise⁷². La jalousie était par ailleurs considérée comme nuisible pour la fertilité dans un sens médical. Lors du choix des concubines impériales sous les Jin, on associait la jalousie à la stérilité, la laideur, la petite taille et le teint sombre – toutes des données biologiques – par opposition à la vertu, la fertilité, l'élégance, la grande taille et la peau claire⁷³.

Toutefois, les prédécesseurs et les contemporains de Sun Simiao n'avaient pas tous le même point de vue en ce qui concerne la jalousie. Nous avons déjà rencontré, à propos de l'impératrice Jia, le fait que certains lettrés ont considéré la jalousie comme un processus naturel de l'adolescence féminine qui devait guérir spontanément lors du passage à l'âge adulte⁷⁴. Si cet argument excusa la violence de l'impératrice Jia et lui permit de conserver la couronne, il ne fait écho que partiellement à l'argument de Sun Simiao sur la spécificité de la nature féminine. D'autres lettrés ont aussi suggéré que la jalousie n'était pas le seul fait des femmes et que celle-ci relevait de la culture, et non de la nature de tel ou tel sexe. C'est pourquoi, une éducation depuis la plus tendre enfance s'avérait indispensable.

Une faiblesse morale

La littérature destinée à enseigner aux femmes la soumission bénéficié d'une longue tradition qui remonte à la dynastie des Han. Les manuels d'éducation féminine appartiennent à différents genres, dont les «biographies de femmes» et les «avertissements pour femmes». Ceux-ci ont fait l'objet de plusieurs études de la part des sinologues, qui ont principalement discuté des auteurs, des compilations et du contenu de ces

⁷² Cf. Jen-der Lee, 1997, p. 313-317.

⁷³ Tel fut le cas lorsque Jia Nanfeng 賈南風, la future impératrice Jia, fut examinée afin de pouvoir épouser l'héritier présomptif. Il semble que la femme la plus vertueuse ait été une fille de la famille Wei 衛. Cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 963.

⁷⁴ C'est Zhao Can 趙粲 qui en fit la remarque: «La jalousie est tout simplement un tempérament de femme. Il passe automatiquement lorsqu'elle grandit». L'impératrice Yang, qui choisissait avec subtilité uniquement de petites femmes au teint blanc pour l'empereur, persuada également ce dernier «qu'il était de son âge d'être jalouse». Pour la remarque de Zhao Can, cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 964; pour celle de l'impératrice Yang, cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 955.

ouvrages⁷⁵. Une étude a notamment calculé qu'il avait existé pas moins de trente et un textes de ce genre sous les Six dynasties, bien que la plupart d'entre eux ne nous soient pas parvenue⁷⁶. Une grande partie de cette littérature, si ce n'est l'ensemble, s'adressait aux concubines impériales et aux épouses d'aristocrates. Les *Avertissements pour femmes* (*Nü jie* 女誡) de Ban Zhao 班昭 par exemple, écrits sous les Han Postérieurs, furent composés pour l'éducation des filles de sa famille⁷⁷, tandis que les *Remontrances par les femmes scribes* (*Nü shi zhen* 女史箴) de Zhang Hua 張華, sous les Jin de l'Ouest, s'adressaient à l'impératrice Jia si célèbre pour sa jalousie⁷⁸.

Il est difficile de savoir comment ces textes étaient enseignés aux femmes et comment celles-ci mettaient en pratique ces leçons dans leur vie quotidienne, bien que les sources existantes nous décrivent parfois certaines pratiques édifiantes destinées aux jeunes filles. Les anciens classiques nous indiquent que les enfants d'aristocrates étaient entourés depuis leur plus tendre enfance par trois sortes de femmes : la « préceptrice attachée à l'enfant » (*zishi* 子師) responsable de son enseignement, la « mère nourricière » (*cimu* 慈母) qui l'allaitait et la « mère protectrice » (*baomu* 保母) qui prenait soin de lui⁷⁹. Zheng Xuan 鄭玄 glose le terme « mu » (姆) dans le *Livre des cérémonies* (*Yili* 儀禮) comme désignant « une femme stérile au-delà de 50 ans, capable d'enseigner les vertus féminines tout comme le font les nourrices de notre temps »⁸⁰. Il apparaît donc que la femme qui élevait la jeune fille était aussi celle qui lui donnait sa première éducation, instruction morale incluse. De plus, on attendait de cette femme qu'elle ait des connaissances de base en gynécologie afin qu'elle puisse prendre soin non seulement de l'esprit mais aussi du corps de la jeune fille. Comme Sun Simiao l'affirma avec force, « toute personne responsable de l'éducation d'une jeune fille (*fumu zhitu*, 傅母之徒) devra faire une copie de mon traité et la porter constamment sur soi afin de pouvoir répondre à toute éventualité⁸¹. »

⁷⁵ Cf. par exemple sur l'étude du premier ouvrage connu de ce genre, le *Lienü zhuan* de Liu Xiang et sur le développement ultérieur de ce genre, Marina Sung, 1981, p. 63-74; Jennifer Holmgren, 1981, p. 165-186; Shimomi Takao, 1989; Sherry Mou, 1994. Sur l'étude du *Nü jie* de Ban Zhao et sur le développement ultérieur de ce genre, cf. Nancy Lee Swann, 1932; Yamazaki Junichi, 1996, p. 1-71; Yamazaki Junichi, 1984, p. 18-45.

⁷⁶ Cf. Yamazaki Junichi, 1984, p. 18-45.

⁷⁷ Cf. *Hou Han shu*, *juan* 84, p. 278.

⁷⁸ Cf. *Jinshu*, *juan* 31, p. 1072.

⁷⁹ Cf. *Liji*, *juan* 28, p. 13ab.

⁸⁰ Cf. *Yili*, *juan* 5, p. 16.

⁸¹ Cf. *Qianjin fang*, *juan* 2, p. 28.

La copie des manuels d'éducation a sans doute été l'une des méthodes habituelles d'enseignement des vertus féminines aux femmes lettrées. Dans la préface aux *Avertissements pour femmes*, Ban Zhao exhortait en effet toutes les femmes de sa famille à copier son manuscrit afin qu'elles puissent l'apprendre. Comme l'indique le titre des *Remontrances par les femmes scribes* de Zhang Hua, ces «femmes scribes» (*nüshi*) du gynécée impérial devaient aussi enseigner les vertus féminines aux concubines et aux dames de la Cour⁸². En plus de la copie des textes, on instruisait les femmes à l'aide d'images, comme l'atteste la découverte dans une tombe des Wei du Nord d'un tableau d'intérieur en bois, vraisemblablement utilisé comme décoration dans une résidence officielle. Celui-ci comporte la représentation d'histoires de femmes vertueuses tirées des *Biographies des femmes exemplaires* de Liu Xiang 劉向, fournissant ainsi un moyen fort commode d'instruire les femmes de la maison⁸³.

Les histoires de jeunes femmes talentueuses des Six Dynasties suggèrent que les garçons et les filles recevaient une même éducation lettrée élémentaire⁸⁴. Les familles aristocratiques donnaient à leur progéniture, aussi bien aux garçons qu'aux filles, une éducation familiale⁸⁵. Les épitaphes de cette période confirment que les femmes de l'aristocratie recevaient dès leur plus jeune âge une éducation morale, axée sur les vertus féminines, soit par la lecture soit par l'écoute de manuels d'éducation. Elles étaient familiarisées avec les *Avertissements pour femmes* de Ban Zhao, les *Biographies de femmes exemplaires* de Liu Xiang et d'autres ouvrages du même genre⁸⁶. Ces livres, dont l'objectif était essentiellement préventif, s'efforçaient de décrire tous les aspects de la vie d'une femme, sans pour autant expliquer les raisons pour lesquelles les femmes avaient une nature antagoniste de celle des hommes.

La jalousie féminine était bien sûr traitée par ces textes. L'ode *Zhongsi* du *Livre des odes* était souvent citée pour illustrer la vertu féminine comme

⁸² Une *nüshi* (femme scribe) faisait partie de la suite du harem impérial et avait particulièrement en charge la paperasserie. Il s'agissait donc d'un titre honorifique en plus de la fonction principale de femme du palais que chaque *nüshi* occupait. C'est sans doute parce que c'était une femme lettrée, sachant bien s'exprimer, qu'on attendait d'elle de prendre en charge l'éducation des concubines impériales. La traduction du terme *nüshi* que nous avons choisie est fondée sur le dictionnaire des titres officiels de Charles O. Hucker, 1985.

⁸³ Cf. Shanxi wenwu gongzuo weiyuanhui, 1972, p. 20-29.

⁸⁴ Sur les jeunes femmes talentueuses des Six Dynasties, cf. trad. Mather, 1976, chapitre XIX, «Worthy Beauties» 賢媛.

⁸⁵ Sur une recherche de l'éducation aristocratique des jeunes, cf. Qian Mu, 1963.

⁸⁶ Cf. Zhao Chao, 1992, p. 128-129 et 174; Zhao Wanli, 1986, *juan* 9, p. 103a et 104a, *juan* 10, p. 109b.

dans l'histoire de Dame Liu que nous avons relatée au début de cet article. Mais ces textes reprenaient également les célèbres *Avertissements* de Ban Zhao et enseignaient les quatre «qualités féminines»: les «vertus féminines», la «manière de s'exprimer», «l'apparence» et le «travail féminin». Le problème de la jalousie était abordée à la rubrique des vertus féminines mais il semble que c'était une question moins importante que celle de l'apparence. Ainsi, le *Traité sur les modèles féminins* (*Nü dian pian* 女典篇) de Cheng Xiao 程曉 traitait de façon égale des quatre qualités et mettait l'accent sur les résultats désastreux qui s'ensuivaient lorsqu'une femme et son mari prêtaient trop d'attention à la beauté⁸⁷. Les *Remontrances par les femmes scribes* (*Nü shi zhen* 女史箴) de Pei Wei 裴頡 discutent tout au long de l'essai de la véritable signification de la beauté féminine, utilisant pour l'illustrer des métaphores telles que l'onguent frais, l'eau claire, le jade pur ou l'orchidée parfumée⁸⁸. Les *Remontrances sur les vertus de la femme* (*Fu de zhen* 婦德箴) de Wang Yi 王廙 conseillaient à la femme de porter son attention sur les sept raisons de divorce plutôt que sur son apparence⁸⁹.

Si le fait n'est guère mentionné dans les manuels d'éducation féminine, il n'était pas inhabituel que les aristocrates considèrent la jalousie féminine comme un problème inévitable dans un ménage polygame⁹⁰. Deux adages connus depuis le début des Han disaient que «belle ou laide, une femme serait la cible de la jalousie aussi longtemps qu'elle entrerait dans la chambre (du maître)», et que «talentueux ou non, un homme serait la cible de la jalousie aussi longtemps qu'il entrerait dans la cour (du maître)»⁹¹, mettant ainsi sur le même plan l'homme et la femme, et montrant que l'enjeu du problème concerne davantage l'accès au pouvoir que les données biologiques. Yan Zhitui 顏之推, un éminent lettré du VI^e siècle ap. J.-C., dissuadait les veufs de son clan de se remarier car il avait remarqué que, si d'ordinaire le second mari aimait les orphelins du premier mari, une seconde épouse, en revanche, avait plutôt tendance à maltraiter les fils de la première femme. Yan Zhitui attribuait cela non seulement

⁸⁷ Cf. Cheng Xiao, cité dans le *Yiwen leiju*, *juan* 23, p. 419-420.

⁸⁸ Cf. Pei Wei, cité dans le *Yiwen leiju*, *juan* 15, p. 281-282.

⁸⁹ Cf. Wang Yi, cité dans le *Yiwen leiju*, *juan* 40, p. 724. Pour une discussion détaillée sur le contenu de ces textes, cf. Yamazaki Junichi, 1984, p. 18-45.

⁹⁰ Il est difficile de dire si le mariage traditionnel en Chine était de nature monogame ou polygame. La norme était qu'un homme se marie avec une seule femme comme épouse légale, mais il pouvait prendre plusieurs autres femmes comme concubines. Nominale-ment, il n'y avait qu'une seule épouse, mais en réalité, plusieurs femmes vivaient dans la maison et participaient à sa vie comme épouses secondaires.

⁹¹ Cf. *Shiji*, *juan* 49, p. 1984; *juan* 105, p. 2817; *Han shu*, *juan* 51, p. 2346.

à la propension de la femme à la jalousie, mais aussi aux «circonstances qui pouvaient mener à un tel résultat», lesquelles étaient souvent d'ordre économique. En effet, l'orphelin d'un premier mari se disputait rarement pour l'héritage avec les fils du nouveau mari, tandis que le fils de la première épouse, toujours considéré d'un rang supérieur aux fils de l'épouse suivante, notamment en ce qui concerne les alliances maritales et la possibilité d'entrer au gouvernement, bénéficiait de protections diverses et était par conséquent souvent maltraité (par sa belle-mère)⁹².

Du fait que la jalousie était perçue par les gens de l'époque comme une réaction presque inévitable des femmes vis-à-vis de leurs rivales (et des enfants de ces dernières), celles qui ne montraient aucune jalousie furent souvent louées dans leurs épitaphes ou dans leurs biographies – lesquelles furent d'ailleurs écrites uniquement par des hommes. L'absence de jalousie se traduisait soit par une attitude soumise et tolérante de l'épouse lorsque son mari s'intéressait à d'autres femmes, soit par l'aide qu'elle lui apportait dans la recherche de concubines si elle-même ne mettait pas (assez) de fils au monde. Le poème *Zhongsì* est parfois mentionné comme référence pour décrire une telle vertu⁹³.

Assez différente de ces textes éducatifs, la lettre de Yu Tongzhi aux jeunes aristocrates et le mémoire au trône de Yuan Xiaoyou furent les premières – et peut-être les dernières – remontrances adressées aux princesses impériales, lesquelles étaient d'ordinaire protégées par l'autorité impériale lorsqu'elles exerçaient leur influence sur leurs maris. Par ailleurs, ces deux essais furent exceptionnels en ce sens qu'ils mirent l'accent sur la jalousie féminine en tant que maladie et soulevèrent la question de la «mauvaise influence» que pouvait exercer cette émotion⁹⁴.

⁹² Cf. Yan Zhítuì, *Yanshi jiaxun*, trad. Teng Ssu-yu, 1996, chapitre 4, p. 13.

⁹³ Sur les biographies contenues dans les récits ordinaires, cf. par exemple le *Sanguo zhi*, *juan* 50, p. 1198; *Nanshi*, *juan* 42, p. 1067; *Weishu*, *juan* 13, p. 332 et 336, *juan* 21, p. 563, *juan* 40, p. 909; *Bei Qi shu*, *juan* 9, p. 123; *Zhoushu* 周書, *juan* 9, p. 145; *Beishi*, *juan* 13, p. 506; sur les épitaphes des femmes, cf. Zhao Chao, *op. cit.*, p. 73 et 374.

⁹⁴ Il faut cependant noter que l'empereur Ming des Liu Song était connu pour sa misogynie. On dit qu'il avait l'habitude de rassembler les femmes du palais, de les dénuder et de forcer les autres – l'impératrice y compris – à les regarder pour le plaisir. Quand l'impératrice se couvrait les yeux en signe de protestation, l'empereur se sentait outragé. En outre, bien que la pratique des nourrices fut répandue dans les familles d'aristocrates sous les Han et sous les Six Dynasties, l'empereur Ming invoqua une fois cette pratique pour accuser une aristocrate d'avoir négligé ses enfants, avant de la déposer de son titre de noble. Il est évident que l'empereur Ming voulait interférer dans les affaires de famille de ses sujets en invoquant le pouvoir impérial. Le *Nan Qi shu* présente l'empereur Ming comme un homme obèse et impotent. Le fait de savoir si l'image qu'on donnait de lui contribua à son attitude misogyne ou non mériterait un examen plus approfondi. Mais le fait que les historiens prirent la peine de mentionner sa condition physique semble avoir

Méthodes pour assurer la dignité et le respect

En fait, les femmes jalouses n'étaient pas toujours terrifiantes pas plus que le comportement jaloux n'était systématiquement dénigré. Yu Chongyuan 庾冲遠 osa se fiancer avec la princesse Linchuan réputée pour sa jalousie, et un disciple de Xie Miao 谢邈 n'hésita pas à prendre la défense de la femme de ce dernier en écrivant à sa place une lettre de protestation dans laquelle elle faisait grief à son mari d'avoir des concubines. De leur côté, les moralistes déploraient le «déclin des enseignements confucéens», ils montraient du doigt les femmes jalouses et licencieuses, vitupérant contre leur mauvaise conduite et reprochant à leurs pères et à leurs frères de ne jamais les réprimander⁹⁵. Selon l'essai de Yu Tongzhi et le mémoire de Yuan Xiaoyou, les parents, les proches et les amis des femmes récemment mariées leur enseignaient même une sorte de respect de soi à travers la pratique de l'égalitarisme marital. Parmi ces personnes les plus influentes, il convient de mentionner avant tout les femmes âgées. Pour Yu Tongzhi, les amies et les religieuses comptaient sur leur plus grand âge et sur l'intimité qu'elles entretenaient avec les femmes: l'intimité leur permettait d'aborder les femmes nouvellement mariées, l'âge leur donnait crédit pour prodiguer leurs conseils. Pour Yuan Xiaoyou, les tantes et les sœurs profitaient des retrouvailles pour échanger leurs recettes de vigilance. Le but était pour une jeune femme mariée de gagner le respect de son mari, tout en exerçant sur lui une sorte de pression. Ainsi, parmi les amies et les proches des femmes, il existait une alternative aux conceptions présentées par les confucéens: la «vertu féminine» devenait l'habileté d'une femme à contrôler son mari et «l'activité féminine» était comprise comme la capacité à être jalouse.

Les nourrices, choisies pour une large part parmi les servantes et les esclaves, étaient employées par l'aristocratie au début de la Chine impériale afin de donner le sein et d'élever les jeunes enfants. Des études récentes ont montré que les moralistes et les bureaucrates de la Cour ne supportaient pas l'idée que des dangers politiques puissent surgir parce que les hommes de pouvoir se seraient confiés à ces femmes et se seraient laissés influencer par elles, considérant qu'ils leur devaient la vie⁹⁶.

placé son désir zélé et exceptionnel de supprimer les femmes jalouses dans un contexte plus personnel que l'atmosphère générale qui régnait en matière d'éducation à l'époque. Sur les actes de misogynie de l'empereur Ming, cf. *Songshu*, *juan* 41, p. 1290-1292 et 1295; sur Dame Xie qui fut également dépossédée de son titre et renvoyée dans sa famille natale après l'accusation de l'empereur, cf. *Songshu*, *juan* 72, p. 1870. Sur la condition physique de l'empereur Ming, cf. *Nan Qi shu*, *juan* 34, p. 612.

⁹⁵ Cf. les remarques de Gan Bao, citées dans le *Jinshu*, *juan* 5, p. 136.

⁹⁶ Cf. Jen-der Lee, 2000.

Les sources historiques suggèrent qu'une nourrice pouvait entretenir une relation de confiance et une grande intimité avec la fille qu'elle avait allaitée si elle suivait celle-ci dans la famille de son mari⁹⁷. Quant aux religieuses, elles pouvaient approcher les jeunes femmes de la famille impériale et de l'aristocratie soit à travers les réunions religieuses et les prêches, soit à travers les sermons privés qu'elles délivraient dans les appartements intérieurs⁹⁸. Les nonnes qui étaient proches de familles aristocratiques faisaient parfois des commentaires sur le talent et sur le caractère des jeunes femmes de ces familles⁹⁹. C'est à la fois la confiance que leur statut de religieuse inspirée et leur expérience sociale qui les amenaient à offrir leurs services.

Bien que Yu Tongzhi ait vraisemblablement dressé un portrait stéréotypé des femmes âgées (pour la plupart du temps non mariées), dans les accusations qu'il leur porte, il n'en fait pas moins allusion au fait qu'à partir d'un certain moment, la jalousie devint une véritable stratégie dans les cercles féminins¹⁰⁰. Il n'existe toutefois pas de cas connu montrant

⁹⁷ Ainsi par exemple, l'impératrice Jia des Jin de l'Ouest aimait sa nourrice, Dame Xu, et se confia à elle jusqu'à la mort de cette dernière. Cf. «Jin Jia huanghou rumu meijien Xushi zhiming» 晉賈皇后乳母美人徐氏之銘 (Épithaphe de la beauté de Xu, nourrice de l'impératrice Jia de la dynastie des Jin), dans Zhao Chao, *op.cit.*, p. 8-10. Pour une discussion détaillée de cet épithaphe, cf. Jen-der Lee, 2000.

⁹⁸ Sur la participation des femmes dans les réunions religieuses, cf. Xiao Zixian, dans *Quan Liang wen* 全梁文 (Œuvres en prose de la dynastie des Liang du Sud), *juan* 23, p. 4b-8a. On y apprend que l'empereur Wu des Liang tint plusieurs réunions bouddhiques à caractère général en 535 ap. J.-C. auxquelles plus de trois cent cinquante mille personnes participaient chaque jour, y compris les moines, les religieuses et les laïcs, aussi bien des hommes que des femmes. Sur les prêches des religieuses dans les familles aristocratiques, cf. Bao Chang, 1994, chapitre 3, p. 71-72 et 78-79, respectivement les histoires de Mère Sengmeng 僧猛 et de Mère Jinghui 淨暉. Pour une discussion détaillée sur les activités sociales et religieuses des nonnes sous les Six Dynasties, cf. Li Yuzhen, 1989, p. 111-144.

⁹⁹ Cf. Mather, 1976, chapitre XIX, p. 355, n° 30. Malheureusement, Richard Master lit «Chi Ni» comme le nom d'un homme. En fait, il s'agit d'une religieuse (*ni* 尼) dont le patronyme était «Chi» (Ji 齊). Les dames sur lesquelles elle faisait des commentaires étaient Xie Daoyun 謝道暉 et la sœur de Zhang Xuan 張玄.

¹⁰⁰ Les préjugés et les stéréotypes contre les femmes âgées, veuves ou non mariées – lesquelles étaient considérées comme des éléments incontrôlables et non compatibles avec les normes patriarcales –, ont davantage attiré l'attention des spécialistes européens de l'histoire de la femme, particulièrement dans le cadre de la chasse aux sorcières au début de la période moderne. La vie et les conceptions des femmes âgées dans le contexte de la Chine n'y sont pas vraiment bien étudiées, excepté en ce qui concerne les histoires de la célèbre impératrice douairière et des mères aristocrates veuves et vertueuses. Sur les études européennes pertinentes, cf. Anne L. Barstow, 1994, «Temperament and Age», p. 27-29. Le travail de Barstow se sert d'études antérieures menées sur le sujet et son intérêt réside dans l'examen global de la question. Un examen plus récent a cependant infirmé les recherches antérieures sur certains points, notamment sur le sexe et l'âge des gens persécutés ainsi que sur les régions où ils vivaient. Cf. Alison Rowlands, 1998, p. 294-302.

explicitement une relation directe entre les paroles d'une amie ou d'une religieuse et les réactions jalouses d'une femme. En revanche, il existe des cas où l'entourage féminin a exercé son influence, comme le souligne le mémoire de Yuan Xiaoyou.

L'histoire la plus dramatique est celle du mariage de la grande princesse Lanling avec Liu Hui (vers 520) sous les Wei du Nord. Comme nous l'avons déjà mentionné, la princesse tua la servante de son mari engrossée par lui et mutila le fœtus. Après une enquête ordonnée par l'impératrice douairière Ling, Hui fut dépossédé de son titre et forcé de divorcer. Un an plus tard cependant, et probablement selon les souhaits de la princesse, il fut autorisé à revenir et recouvra son titre. Quand la princesse tomba enceinte, Hui commit à nouveau un adultère avec deux femmes, mais la princesse conserva tout d'abord son calme. C'est, dit-on, sous l'influence de son entourage qu'elle se disputa de nouveau avec Hui. Celui-ci la battit et elle mourut d'une fausse couche. Son mari fut condamné à mort, puis gracié. Les deux femmes adultérines furent, quant à elles, condamnées à l'esclavage et leurs frères furent bannis aux frontières comme simples soldats¹⁰¹. Il n'aurait pas été surprenant que la princesse se querellât de nouveau avec son mari sans y être incitée par les autres, mais le fait que les historiens aient pris la peine de mentionner l'influence de l'entourage implique soit que la solidarité féminine était ce que les hommes détestaient le plus, soit qu'il était courant dans les cercles féminins d'inciter les femmes à la jalousie.

L'une des personnes les plus intéressantes et les plus influentes dans le cas évoqué ci-dessus est l'impératrice douairière Ling, la sœur par alliance de la princesse. Le sort de cette dernière la plongea dans une telle tristesse que non seulement elle assista à ses funérailles, pleurant à chaudes larmes, mais aussi qu'elle accompagna la procession funéraire sur plusieurs kilomètres en dehors de la capitale. Plus tard, elle dit à l'un de ses fonctionnaires qu'elle ne pouvait rien faire d'autre que de pleurer plus que de raison parce que la princesse avait supporté Liu Hui sans jamais récriminer, malgré les insultes répétées de ce dernier. Selon l'*Histoire des Wei*, l'impératrice douairière aurait déclaré : «Jamais une telle

Pour de récentes études sur les femmes âgées indignes de confiance sous la Chine impériale, cf. Jen-der Lee, 2000 et 1999, p. 123-156. Dans sa discussion sur les guérisseuses à la fin de la Chine impériale, Angela Kiche Leung examine l'augmentation des stéréotypes sur les femmes âgées et leur catégorisation dans les «Trois sortes de tantes et six sortes de vieilles femmes» (*sangu liupo* 三姑六婆). Cf. Leung, 1999.

¹⁰¹ Pour l'histoire, cf. *Weishu*, *juan* 59, p. 1311-1312. Pour une discussion de sa signification, cf. Jen-der Lee, 1999.

[femme] n'a existé par le passé et de nos jours personne ne l'égale. C'est la raison pour laquelle je me sens si triste¹⁰².»

L'impératrice douairière Ling ne fut pas la seule femme de pouvoir qui aida ses proches jalouses. L'impératrice Dugu, dont nous avons déjà parlé, accorda également son soutien à une aristocrate en ordonnant au mari de cette dernière de rompre avec sa concubine. Parfois, la jalousie était attendue d'une femme pour qu'elle contrôle son mari et lui évite des problèmes, particulièrement si la concubine avait un statut social égal ou supérieur au sien. On connaît par exemple le cas d'un homme qui, ayant commis l'adultère avec une femme de rang supérieur, faillit être condamné et dont la mère, après l'avoir battu de plus de deux cents coups, fit des reproches à sa belle-fille et lui dit: «Tu proviens également d'une famille aristocratique qui a un prestige social équivalent au nôtre. Qu'est-ce qui te fait peur (pour que tu ne contrôles pas ton mari)? Toutes les femmes sont jalouses, pourquoi pas toi?» Elle la fouetta aussi de plusieurs coups afin de lui faire comprendre la leçon¹⁰³.

On a déjà vu que le fouet était un instrument fort utilisé pour discipliner les épouses, mais dans ce cas, la femme fut fouettée par sa belle-mère, non pas parce qu'elle était jalouse, mais bien parce qu'elle ne l'était pas. En d'autres termes, la jalousie n'était pas seulement un moyen nécessaire pour assurer la dignité et le respect au sein du mariage mais aussi un moyen utile pour éviter aux maris certains problèmes. Elle ne relevait pas de la nature des femmes, mais plutôt de leur compétence.

Conclusion

La jalousie existe dans toutes les sociétés humaines; mais celles-ci l'affrontent de manière différente selon la conception qu'elles s'en font. En Chine, la jalousie féminine est un thème récurrent dans les histoires des Six Dynasties. Durant cette période, les manuels d'éducation enseignant aux femmes les vertus de la soumission se comptent par douzaines. Nous avons voulu décrire les différentes approches de la jalousie féminine en fonction des groupes, ainsi que les explications fournies par les historiens au fait que les femmes ne se conformaient pas à l'éthique confucéenne appliquée au mariage à cette époque.

¹⁰² Cf. *Weishu*, *juan* 59, p. 1312.

¹⁰³ Cf. *Weishu*, *juan* 21, p. 563.

Les autorités officielles, les moralistes et les praticiens des «recettes et techniques» du début de la Chine médiévale désiraient combattre la jalousie féminine par des sanctions pénales, l'édification et la médecine. Les femmes jalouses pouvaient être exécutées par des empereurs et des dignitaires; elles pouvaient être flagellées au nom des autorités judiciaires, par les aînés de leur famille et parfois même par des voisins irrités. Les manuels d'éducation qui enseignaient les vertus féminines étaient de nature préventive, pour la plupart ils proposaient une image idéale de la femme plutôt que d'expliquer les raisons pour lesquelles elles pouvaient se trouver en position dominante. Dans les recettes destinées à guérir la jalousie féminine, celle-ci apparaît comme une maladie curable, mais la distinction entre médecine, réprimande et châtement est estompée par la nature rituelle et contraignante ainsi que par les effets secondaires de certaines de ces recettes.

La jalousie des femmes des Six Dynasties a malgré tout laissé une trace dans l'histoire à travers les ouvrages que nous avons présentés. Il se peut qu'elles les aient lus, mais elles faisaient sans doute davantage confiance à leurs amies ou à des proches plus âgées. Les écrits dénonçant la jalousie comme l'essai de Yu Tongzhi ou le mémoire de Yuan Xiaoyou ont pu prendre ces femmes âgées et la pratique sociale comme des cibles faciles, cependant à travers les cas qui nous sont parvenus la jalousie apparaît parfois comme une stratégie qui permet aux femmes de gagner le respect de leur mari, stratégie transmise par une éducation informelle dispensée dans les cercles féminins. Au dire des moralistes, les femmes jalouses ainsi que leurs timides maris se devaient d'être punis. Mais nombreux étaient celles et ceux qui ne pensaient apparemment pas comme cela. Les histoires humoristiques et parfois fantasques des *Récits de femmes jalouses* nous révèlent la mentalité des gens de cette époque sur cette question tandis qu'une alternative aux Classiques défendue par l'épouse de Xie An, Dame Liu, semble illustrer le point de vue féminin des relations entre époux.

Les textes des Six Dynasties mentionnés dans cet article, y compris les manuels d'éducation, les récits des châtements infligés ainsi que les recettes médicales avec leurs effets secondaires furent tous écrits par des hommes afin d'inciter les femmes à la soumission et de les empêcher de dominer leur mari. Mais on peut néanmoins lire entre les lignes et déceler dans leurs écrits les réactions des femmes. Le comportement et la souffrance de ces femmes ont peut-être été exagérés par ces auteurs, mais l'angoisse de ces derniers peut révéler incidemment l'intransigeance des premières.

En réfutant la conception que les lettrés avaient du mariage et leur point de vue sur le rôle des femmes dans la société de l'époque, le *Livre de la cité des dames* de Christine de Pizan déclencha une série de protestations lors de sa publication en 1405. Des personnages féminins historiques aussi bien que légendaires servent à forger une utopie pour les femmes. Véritable panégyrique des vertus féminines, cet ouvrage fameux devint une source d'inspiration pour les femmes à la fin du Moyen Âge en Europe. Christine ne connaissait pas Dame Liu, mais si elle l'avait connue, l'aurait-elle invitée à demeurer dans sa cité des dames?

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	1
<i>Éducation et mobilité à l'époque des Royaumes combattants</i>	
Jean Levi	5
<i>Éducation classique, éducation légiste sous les Han</i>	
Hans Van Ess	23
<i>À l'école des collines: l'enseignement des lettrés reclus sous les dynasties du Sud</i>	
Valérie Lavoix	43
<i>Éducation des femmes jalouses au début de la Chine médiévale</i>	
Jen-der Lee	67
<i>Stratégies romanesques? Des difficultés du discours édifiant dans les récits en langue vulgaire au XVII^e siècle</i>	
Rainier Lanselle	99
<i>L'interminable leçon d'un bonze de papier: Bodhidharma comme héraut confucéen dans un roman didactique du XVII^e siècle</i>	
Vincent Durand-Dastès	125
<i>Mélodie et métamorphose: transmission de l'art du qin</i>	
Georges Goormaghtigh	145
<i>L'éducation de la femme et les manuels féminins du début du XX^e siècle. De la mère de Mengzi aux femmes modernes</i>	
Joan Judge	171
Index des noms propres	215
Index des titres d'ouvrage	221
Index des sujets	225
Bibliographie	227



PEETERS

PEETERS - BONDGENOTENLAAN 153 - B-3000 LEUVEN